

www.e-rara.ch

Mémoires de Félix Platter, médecin bâlois

Platter, Felix

Genève, 1866

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 42685

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-80968>

Projets & résolutions.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

champ chez elle; il vit le mari & promit toute son aide. Il tint parole & prit soin des deux vieillards jusqu'à leur décès, lequel arriva quelques années plus tard. Le mari mourut le premier, sa femme ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Mon père leur fit tout le bien imaginable, les invitant, leur envoyant des vivres, leur prêtant aussi de l'argent. Il ne les appeloit jamais que: «mon père» & «ma mère». Ainsi varie la fortune instable.

Projets & résolutions.



A mère étoit âgée déjà: je ne me souviens pas de l'avoir vue jeune, & j'ai été son dernier enfant. Elle étoit sujette à beaucoup de maladies; en particulier elle souffroit d'un point. Or elle fut attaquée d'une dartre, nous la crûmes perdue (heureusement elle se rétablit par la grâce de Dieu); ma sœur & moi nous nous lamentions, redoutant une marâtre qui nous maltraiteroit, à ce que disoit ma mère. Un jour que nous étions devant son lit, elle me tint un sérieux discours: «Mon fils, si je meurs, je crains qu'on ne veille pas sur toi & qu'à l'exemple de nos étudiants, tu n'épouses avant l'âge de raison quelque gour-

gandine qui fera mauvaise ménagère. Ce seroit ta perte : toute ta vie tu resterois un homme de peu & méprisé, quelque chose comme un sous-maître de ton père ou bien un méchant prêtre de village. »

Quoique je fusse bien jeune encore, ces paroles m'allèrent au cœur & s'y gravèrent profondément. Du reste, j'étois ambitieux de ma nature & le spectacle du luxe ne manquoit jamais de m'inspirer des idées de grandeur. En conséquence je me dis : « Coûte que coûte, tu te comporteras de manière à faire ton chemin & à conclure un mariage honorable, lorsque l'heure en sera venue. »

Or, mon père avoit étudié la médecine ; il vendoit de beaux livres grecs & latins traitant de cette science ; au commencement de son mariage, il étoit entré avec ma mère au service du D^r Epiphanius à Porrentruy, afin d'apprendre l'art de guérir, mais la pauvreté l'avoit empêché de parvenir au doctorat. Donc je résolus d'embrasser cette carrière & de diriger vers elle mes études. Ce qui m'affermis dans ce dessein, ce fut de voir le D^r Sebastianus Sinkeler, le D^r Eucharis Holtzach aller & venir en habits de camelot bordés d'un large velours, & jouir d'une considération universelle ; le D^r Albanus se rendre fréquemment à cheval chez le comte Georges de Montbéliard ; le D^r Jean Huber prendre l'habitude de ne sortir de ville que monté sur une haquenée & précédé d'un reître. De son

côté, mon père fut très-satisfait de ma résolution. J'aimois les ouvrages de botanique & j'étois curieux d'apprendre à connoître les plantes; je me fis un répertoire où je consignai les recettes que je trouvois mentionnées dans les livres ou qu'on m'indiquoit de vive voix. Je me souviens d'avoir entendu mon père dire un jour au D^r Paulus Hœchstetter, qui demouroit chez nous: « Le gars fera médecin, & si Dieu lui donne cette vocation, c'est peut-être parce que j'ai désiré en vain que ce fût la mienne. » Toutes ces circonstances m'encouragèrent d'abord; ensuite j'éprouvai quelque anxiété en songeant aux tristes spectacles que le médecin a sous les yeux. C'est à quoi mon père ne manqua pas de me rendre attentif: ma mère fut malade, elle eut des vomissemens; comme je lui foutenois la tête avec un peu de dégoût, mon père me dit: « Si tu veux être médecin, tu ne dois te laisser rebuter ni par une chose, ni par une autre. »

C'étoit un signe de ma vocation que, dès ma plus tendre enfance, je prisse plaisir à regarder les bouchers ouvrir les bœufs, & cela parce que j'avois ainsi l'occasion d'examiner le cœur & l'intérieur du corps. Et je pensois en considérant la bête encore vivante: « Quelles curiosités tu portes en toi? qu'est-ce que le boucher va trouver? » Je me réjouissois toujours quand on tuoit chez nous le cochon, je demandois avec instance congé afin de voir comment on s'y prenoit pour dépecer. Il me souvient (c'est un de mes plus
anciens

anciens souvenirs) d'avoir découpé des feuilles de bardane comme si j'eusse eu affaire à un animal, de les avoir suspendues & d'avoir cherché où étoient les veines. Un jour, en l'absence de mon précepteur Scalerus, je m'emparai d'un oiseau & me mis à l'examiner pour savoir s'il avoit aussi des veines; j'en découvris une grosse à la cuisse; alors essayant de pratiquer une saignée, je piquai la pauvre bête avec un canif: à ma grande surprise elle creva, ce qui me chagrina longtemps.

Le discours de ma mère que j'ai rapporté plus haut eut cet effet, qu'à la vue d'une belle noce (telle que celle de J. Philippe d'Offenburg & de la fille de Noble Hildebrand de Schauenburg, ou celle de Rischacher & de dame Barbara, la fille du bourgmestre Meier) je me lamentois en pensant que je n'atteindrois jamais à de pareilles splendeurs. Encore enfant, je me préoccupois avec une singulière naïveté des jeunes filles d'une certaine condition, surtout de celles qui étoient un peu ménagères, puisque ma mère les tenoit en si haute estime.

Or, en l'an 50, un soir à souper, mon père qui, ce jour-là, s'étoit arrêté avec son pensionnaire Etienne am Biel dans la boutique du barbier maître Franz Jeckelmann, fit un grand éloge de Marguerite, la fille du susdit maître Franz: comme quoi, malgré sa jeunesse, elle gouvernoit fort bien le ménage de son père, qui étoit veuf; & il ajouta qu'avec le temps

un honnête garçon trouveroit son compte en l'épousant. De ces propos & d'autres tout aussi flatteurs, je fis immédiatement mon profit : dès lors je pensai à Marguerite, plus même peut-être qu'il n'étoit convenable à mon âge. Toutefois mes plans inspirés de Dieu, quoique intempestifs, restèrent mon secret; je ne m'en ouvris qu'à mon confident Martin Huber, fils de Jean, qui demuroit chez nous. Quant à la jeune fille, ni mes paroles ni mes actions ne lui laissèrent soupçonner la nature de mes sentimens; mais dès que je lui parlois, il me sembloit qu'elle alloit deviner mes espérances; aussi me sentant embarrassé devant elle, j'espaçai toujours plus mes visites, sans compter que je craignois de me faire couper les oreilles. De tout cela le résultat fut que je devins plus sérieux, plus sédentaire, plus soigné dans ma toilette; je me mis à travailler bravement pour vite aborder l'étude de la médecine.

Mais en 1551 la peste fondit sur Bâle. Déjà l'année précédente elle avoit fait quelques apparitions. Donc, en mars 51, Nicolas Stetten, un pensionnaire de mon père, tomba malade: certain dimanche, au moment du dîner, il se trouvoit sur un fauteuil dans la chambre du poêle; son état sembloit satisfaisant, nous ignorions qu'il eût la peste. L'après-midi, mon père nous expédia tous à Gundeldingen, y faire des sifflets avec du saule. Nicolas, resté seul, rendit l'âme dans son lit. Ma sœur Ursule, qui lui appor-

toit à manger, le trouva mort; sa frayeur fut extrême, elle n'oublia jamais ce triste spectacle qui fut une des causes de sa maladie. Nous nous disposions à rentrer en ville, à 4 heures, pour aller au prêche, quand mon père nous manda de rester à Gundeldingen; nous ne revînmes donc au logis qu'à l'heure du souper. Les voisins nous apprirent la mort de Nicolas; on l'avoit déjà enterré à Sainte-Elisabeth. Mon père étoit très-triste. Le lendemain il m'envoya à Rœtelen avec deux de ses *convictores*, Albert Gæbwiler, fils du D^r Pierre Gæbwiler, greffier de Rœtelen, & Pierre Horanf, fils de la sœur de la femme du susdit Gæbwiler.

Mon père lui-même alla demeurer à Gundeldingen avec ses autres commensaux. Ma sœur Ursule n'en continua pas moins à venir en ville & à y tenir en ordre notre ménage. Le jour de Pentecôte elle se trouva mal à l'église; elle put encore retourner à Gundeldingen & se mit aussitôt au lit. Elle avoit un bubon à la jambe, ses forces l'abandonnèrent promptement. Saignées, remèdes, tout fut inutile; son heure étoit venue. Pendant les quatre jours que dura la maladie, elle tint des discours chrétiens, car c'étoit une fille pieuse, élevée dans la crainte de Dieu. Le vendredi, elle prit congé de nos parens, les embrassa, les chargea de me faire ses amitiés (j'étois à Rœtelen): « Que Dieu vous protège, mon bon père, ma bonne mère, & dites adieu pour moi à mon petit frère chéri! » Puis elle

mourut en paix; elle avoit 17 ans. Le lendemain matin, nos voisins & beaucoup d'autres personnes arrivèrent de la ville pour accompagner le corps. Ma sœur fut enterrée à Sainte-Elisabeth. Mon père, accablé de douleur, coucha quelques nuits chez M. Myconius; avant de rentrer au logis, il voulut qu'on fît disparaître les vêtemens & les autres objets qui avoient appartenu à sa fille.

Pendant ce temps j'étois à Rœtelen chez le greffier Pierre Gæbwiler; sa femme se montra très-bonne à mon égard. Je croyois être bientôt rappelé à Bâle; il n'en fut rien. On me cacha la mort de ma sœur; néanmoins, d'après le ton triste d'une lettre de mon père, qui terminoit par une pressante exhortation de veiller sur moi & de me garder du péché, je pressentis un malheur. A la fin, je rencontrai derrière le château une Bâloise qui se mit à s'apitoyer sur mon sort; mais remarquant mon angoisse, elle usa de réticences & m'avoua seulement que ma sœur avoit été malade. L'inquiétude me faisoit & je rapportai cette conversation à la femme de mon hôte. Alors elle m'annonça, suivant ses instructions, que ma sœur étoit morte en chrétienne. Cette nouvelle me navra. Nous avions été élevés ensemble; le proviseur de mon père, Jean de Schalen, de Sion, nous avoit à tous deux donné des leçons de latin & de luth. Vive étoit notre affection mutuelle; nous avions mis en commun bien des amertumes, car notre

mère ne nous avoit pas celé que, par l'achat de Gundeldingen, notre père s'étoit tellement plongé dans les dettes qu'il ne nous laisseroit rien, absolument rien. Ainsi la faisoit parler sa sollicitude pour nous; de là, par momens, une méfintelligence entre nos parens qui nous attristoit fort. Ma chère sœur étoit tout récemment revenue de Strasbourg où elle avoit été voir notre cousine, & déjà les prétendans à sa main commençoient à se présenter. A ces souvenirs ma douleur redoubla. Informé de mon état, mon père m'écrivit une lettre de consolation; mais il s'oublia lui-même en racontant la résignation de ma sœur, sa fin chrétienne, les adieux touchans qu'elle m'avoit adressés; aussi me sembla-t-il que mon cœur alloit se briser, & à l'heure qu'il est, je ne puis encore lire cette épître sans répandre des larmes.

Plus tard mon père me manda qu'il falloit me vouer à la médecine: il viendrait sous peu me quérir; je subirois la déposition, mènerois mes études bon train, & pourrois au bout de quelques années me marier; alors la femme que j'amènerois sous notre toit adouciroit l'affliction de mon père, en remplaçant la fille qu'il venoit de perdre. Cette perspective me remplit de courage, elle donna une force nouvelle aux idées que je nourrissois à l'égard de la personne dont mon père vantoit la vertu & les talens; c'étoit à elle, je n'en doutai pas, qu'il faisoit allusion en parlant d'une seconde fille.

Tout cela m'inspiroit de sérieuses réflexions & me préoccupoit même trop. Quoique je fusse encore bien jeune, comme Paulus Pellonius, de Schmalkaden, m'avoit initié à la poésie latine & que pour ma propre satisfaction je faisois des vers allemands pas trop mal tournés, je composai sur l'amour & ses effets quelques rimes que je dédiai à la fufdite jeune fille. De peur qu'elles ne tombassent en mains étrangères, je les cachai dans la doublure de mon pourpoint. Je les y oubliai & le tailleur qui raccommoda mon vêtement les trouva. Sans me prévenir, il les montra à son beau-fils Michel, celui-ci à d'autres & voilà mes plus secrètes pensées divulguées. Alors, suivant l'usage, on ne m'épargna pas les plaisanteries. Une fois connu de quelques-uns de mes anciens camarades d'école, le fait parvint aux oreilles de mon père, qui ne fit jamais semblant de rien savoir, mais ne parut point fâché : mes sentimens cadroient avec ses projets ; on eût dit qu'en arrêtant ce mariage, il avoit pressenti mes désirs. En un mot, l'Éternel y mettoit la main.

Dans le plus grand secret mon père entama des négociations auprès de M. Franz Jeckelmann, se conformant à la coutume des Valaisans qui fiancent des enfans au berceau. La réponse fut que nous étions tous deux trop jeunes & qu'il étoit impossible de savoir comment Dieu dispoferoit de nous. Du reste, maître Jeckelmann se montra gracieux ; il demanda simplement de remettre à plus tard toute décision, déclarant que

son intention n'étoit pas de marier ni de promettre sa fille avant plusieurs années. Quoique ces pourparlers fussent secrets & que mon père n'en eût informé ni sa femme ni moi-même, cependant les fréquentes entrevues des deux chefs de famille, comme les cadeaux réciproques de vin & de mets, permirent à ma mère, à mes camarades & à moi de supposer une entente mutuelle, dont le résultat devoit être une alliance. Aussi mes amis ne se firent nullement faute de me taquiner à ce sujet dans les lettres qu'ils m'adressèrent à Rœtelen.

Au mois d'août, la mortalité diminuant, mon père envoya Roll me chercher. En une matinée nous arrivâmes à Bâle. Ma mère pleura beaucoup & je trouvai la maison singulièrement morne. Le dimanche auparavant la femme du forgeron de l'hôpital étoit morte de la peste, l'épidémie n'avoit donc pas tout à fait cessé. Je retournai à l'école & me préparai à la déposition, afin de vite commencer la médecine, suivant mon désir & la volonté de mon père. Le 29 septembre, jour de la Saint-Michel, j'accomplis la cérémonie de la déposition en même temps que Jacques Grynæus, Samuel Grynæus, Frédéric de Pfirdt & d'autres. Je ne suivis que le cours de dialectique dans le *Pædagogium* & in *secundâ classe* l'explication de *Cælius orator*. A la maison mon père me faisoit lire les auteurs grecs & le *Compendium Fuchsi*. Durant l'année 1552 je poursuivis sérieusement mes études, je

rédigeai en tables le *Compendium Fuchſii* & aſſiftai aux leçons du D^r Joh. Huberus qui étoit *profefſor medicus*. Il recevoit un traitement annuel de 100 couronnes & comentoit le livre d'Hippocrate *De naturâ humanâ*. J'entendis encore d'autres profefſeurs : ainſi ſe paſſèrent le printemps & l'été. A côté de cela, j'avois beaucoup de ſoucis : mon père étoit chargé de dettes & d'intérêts à payer, d'où naiſſoient entre ma mère & lui de fréquentes altercations qui m'étoient fort pénibles.

Voyage à Montpellier.



ES mon enfance je n'avois nulle autre ambition que d'être reçu docteur en médecine. Mon père approuvoit mon deſſein, car lui-même avoit étudié la ſcience de guérir. Il m'entretenoit du rang honorable qu'occupoient les *doctores medicinæ*, il me les montrait quand ils paſſoient dans la rue en chevauchant. Auſſi, conſidérant que j'avois atteint l'âge de 15 ans, que j'étois ſon unique enfant & que plus vite j'aurois obtenu mon grade, plus vite je reviendrois à la maiſon, mon père réſolut de m'envoyer à Montpellier où florifſoit l'enſeignement de la médecine. Il ſ'y étoit